

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

z p 50432/1974, 5

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 1974)

NOUVELLE SERIE

TOME 5 1974



BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER

1974



MONTPELLIER

1974

Séance publique du 16 décembre 1974

RECEPTION DE M. Michel NAVRATIL

ELOGE DE M. Marcel SEGAUT

Monsieur le Président,
Madame,
Messieurs de l'Académie,

Je vous remercie, tout d'abord, Messieurs de l'Académie, de l'honneur que vous me faites en m'invitant à siéger parmi vous. En me confiant la charge de prendre la place de cet homme d'une exceptionnelle présence qu'est pour ceux qui l'ont connu l'aviateur, le préfet, l'écrivain Marcel Ségaut, vous me placez dans une situation très au-dessus de ce que je puis valoir. En moi vous avez élu quelqu'un qui, dans la mesure tout au moins où notre civilisation le permet, a choisi de vivre en solitaire. Je l'ai fait pour pouvoir, dans la faible mesure où notre civilisation le permet encore, me livrer à des recherches de philosophie. Mais ces recherches, pour autant que je ne les ai pas encore menées jusqu'au bout, sont peut-être destinées à n'aboutir à rien. Il m'est certain qu'en venant parmi vous, je ne voudrais pas démeriter. Mais je ne suis pas sûr que cela puisse m'être donné. Je suis d'autant plus sensible à l'honneur que vous m'avez fait en m'encourageant ainsi à être ce que je ne suis pas ; ou, en tout cas, à être ce que je ne suis pas encore.

C'est aussi comme un honneur que je ressens d'avoir à prononcer l'éloge de Marcel Ségaut. En même temps, je puis craindre de ne pas être à la hauteur de ma tâche. Un homme aussi vivant que lui, seuls sa femme, son fils, ses amis ont pu savoir ce qu'il était vraiment. Mais je n'ai pas le privilège de l'avoir connu personnellement. Vous-même, Monsieur le Président, vous avez été son ami : vous pourrez, bien mieux que moi, l'évoquer.

Les livres de Marcel Ségaut, il est vrai, semblent particulièrement

expressifs de ce qu'il était. En tout cas ils font apparaître un caractère tout à fait remarquable de la pensée et de l'action de Marcel Ségaut.

Recevant il y a moins d'un an Monsieur Vincent Bauzil, vous avez cité, Monsieur le Président, ces mots de Bernard Shaw : "Ceux qui savent font, ceux qui ne savent pas enseignent". Bien entendu, ces mots ne sont pas sérieux. Mais, comme les vrais mots d'esprit, ils ont un sens caché. D'abord ils signifient qu'il n'y a pas seulement un savoir qui s'enseigne ; il y a aussi un savoir qui ne peut pas s'enseigner et qui ne peut être acquis, si on veut l'acquérir, qu'à l'école de la vie. Mais ils signifient aussi que les vrais hommes d'action sont ceux dont l'action s'inspire d'un savoir tiré de la vie. Marcel Ségaut était de ces hommes : délibérément, avec une rare lucidité, dès son adolescence, il a eu la soif d'un savoir pour l'acquisition duquel il s'est mis à l'école de la vie. Certes, l'école de la vie, dans nos sociétés, n'exclut pas le passage par les écoles des enseignants : elle exige au contraire ce passage. Encore faut-il que l'éducation reçue dans les écoles ne soit pas substituée à celle que peut donner la vie, mais au contraire qu'elle y prépare. Parce que Marcel Ségaut, ce qu'on ne peut que souhaiter pour chacun, a constamment veillé à être à l'école de la vie, retracer son existence peut avoir une valeur d'exemple.

Marcel Ségaut est né à Paris le 9 avril 1908. Son père exerçait alors des fonctions d'administration au Cabinet du Ministre de l'Intérieur. Mais sa maison familiale se trouvait à Beaune. De la lignée bourguignonne de son père, Ségaut tenait un goût de la vie apparenté à la fois à une appréciation poétique et presque lyrique des belles choses, et à une dégustation de ces bonnes choses qui sont le produit du terroir bourguignon ; sans doute aussi lui devait-il un humour où la causticité venait se concilier avec l'indulgence et qui lui permettait de mettre à la place qui leur convient les caprices de la fortune ou les défauts éventuels des hommes ; à son ascendance paternelle il doit enfin, comme lui-même l'a dit dans un discours de distribution de prix, l'optimisme sans illusion qui est le secret de la vie, c'est-à-dire, pour parler clair, l'optimisme "qui conduit un Bourguignon à voir un verre à moitié plein là où d'autres ne voient qu'un verre à moitié vide". Son ascendance maternelle était de l'Alsace et de la Franche-Comté : peut-être lui devait-il une volonté intransigeante de prendre au sérieux des choses qui doivent l'être ; il lui devait peut-être aussi une faculté franc-comtoise d'allier un réalisme qui a les pieds sur terre à un dynamisme une fois pour toutes assuré. Le père de Ségaut était très bon ; il était d'une probité rare ; en même temps il avait préservé en lui une entière liberté d'esprit. Tout en veillant aussi à respecter la liberté de son fils, il avait pour le jeune garçon beaucoup de sollicitude. Son fils avait pour lui admiration et amour. Ainsi, la grande école de la vie de Ségaut, ce fut d'abord, dès les premières années, son expérience quotidienne de la vie de son père. Marcel

Ségaut nous dit que jusqu'au moment où, en 1940, il perdit son père, leurs deux pensées cheminèrent ensemble. A sa mère, Marcel Ségaut fut aussi très attaché.

Parti pour la guerre en 1914, son père, à son retour, est nommé à Beaune receveur des Finances. Aussi Marcel Ségaut va-t-il continuer ses études secondaires à Beaune, puis à Autun. Au Lycée du Puy, où il termine ses études secondaires, il aime la lecture et il fait preuve, dans ce domaine comme dans d'autres, d'une curiosité d'esprit qui, chez lui, restera toujours des plus vives.

Son intimité avec un père d'une valeur exceptionnelle marqua profondément Marcel Ségaut. Car au moment où il devient homme, c'est-à-dire où il change, comme il dit, de génération, ce qu'il choisit de préparer, c'est, comme l'avait fait son père, une carrière dans l'administration centrale. Il va donc résider chez ses grands-parents, et s'engage dans des études à la Faculté de Droit de Dijon. C'est au moment de son entrée à la Faculté de Droit que l'étudiant Ségaut commence à voler de ses propres ailes. Des avions neufs d'un modèle périmé sont en vente à un prix dérisoire. Marcel Ségaut et un garçon plus ferré que lui en mécanique s'associent pour en acheter un. L'étudiant Ségaut passe son brevet de pilote sur cet appareil. Mais pour l'achat, il n'a pas demandé l'autorisation de son père : celui-ci lui signifie que, s'il a de l'argent à lui demander, il vendra d'abord son avion. Pour garder l'avion, Marcel Ségaut, tout en continuant ses études, s'emploie à gagner sa vie. D'une part il vend du vin ; il en retire une satisfaction professionnelle, car il sait que son acheteur boira du vin vraiment bon. D'autre part, il s'emploie à proposer des assurances-vie ; mais, dit-il, comme assureur, il a mauvaise conscience, car il se rend compte que l'argent que sa Compagnie versera à la mort de son client aura subi dans l'intervalle une dévaluation considérable. Quoiqu'il en soit, bien que Marcel Ségaut aperçoive qu'il gagnerait beaucoup mieux sa vie dans les affaires que dans l'administration, son travail dans le privé le renforce dans son dessein de servir l'Etat. Car, pour lui, l'Etat ne doit avoir d'autre raison d'être que de s'employer au service de tous ; aussi Ségaut voudrait-il travailler lui-même à ce que l'Etat soit au service de tous. A la Faculté de Droit, il s'intéresse particulièrement à l'Economie Politique. Il n'avait pas du tout pensé à une carrière de Préfet. Mais en 1930, avant même d'avoir terminé ses études de Droit, il reçoit inopinément la proposition d'exercer les fonctions de Chef de Cabinet du Préfet de la Haute-Saône. Il demande conseil à son père, puis, après avoir pris le temps de réfléchir, il décide d'accepter. Ce fut, à 22 ans, sa première expérience de l'administration. Il dut l'interrompre pour préparer et pour soutenir sa thèse de Doctorat. En octobre 1933, il part aux armées ; sur sa demande, il sert dans l'aviation.

En octobre 1934, Marcel Ségaut achève son service militaire. En mai

1935, il est Chef de Cabinet du Préfet de la Corse, puis, le 2 décembre 1936, Chef de Cabinet du Préfet des Hautes-Pyrénées. Le 2 mars 1939, il est nommé Sous-Préfet de Barcelonnette.

Six mois après, la France est en guerre ; le 21 septembre, Marcel Ségaut part pour l'armée. Il est dirigé sur le Centre d'Instruction de Chasse de Fréjorgues. Puis, contrairement à son désir de partir pour le front, il est chargé comme aviateur, de missions de convoyage ; il connaît ainsi l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, la Syrie et l'Égypte. C'est durant son temps de service à Fréjorgues qu'il fait, à Montpellier, la connaissance de celle qui, en 1948, devait devenir sa compagne de toujours, Madame Marcel Ségaut. Quand, en 1951, le Préfet Marcel Ségaut sera nommé du Lot et Garonne dans les Vosges, un des parlementaires du département écrira dans un journal d'Agen : "Madame Ségaut et le Préfet laisseront parmi nous le souvenir d'un accueil d'une urbanité exquise sans hypocrisie et sans ostentation".

Deux ans après l'armistice Ségaut est à nouveau Sous-Préfet à Barcelonnette ; puis, en novembre 1940, Secrétaire Général du Préfet des Hautes-Pyrénées. Le 11 avril 1942, il est nommé Sous-Préfet à Langres.

C'est à Langres qu'il reçoit un message l'invitant à rencontrer à Paris Jean Moulin. Dès cette entrevue, sa décision est prise ; il entre dans la clandestinité ; sous le pseudonyme de Paul Pasteur, il s'emploie désormais à seconder Jean Moulin dans sa tâche d'organisateur du Conseil National de la Résistance. Il s'agissait de faire en sorte que les différents mouvements de maquisards et de résistants clandestins puissent désormais se connaître les uns les autres et coordonner leur action. A cette activité clandestine, Marcel Ségaut va s'employer pendant plus de deux ans. En 1943, Jean Moulin est arrêté et meurt dans les circonstances que l'on sait. Quant à Marcel Ségaut, deux fois de suite, il évite de justesse l'arrestation. La seconde fois il n'échappe à la Gestapo en train de pénétrer chez lui qu'en grimpant sur le toit d'un garage et en redescendant du côté opposé.

En avril 1944, un décret venu d'Alger le nomme dans les Pyrénées. A Toulouse, il rencontre Jean Cassou. Dans cette région, tout le travail de coordination des mouvements de résistants reste encore à faire. Comme Marcel Ségaut apprend que son signalement a été donné à la Gestapo, il lui faut éviter de prendre le train, et c'est à bicyclette qu'il fait tous ses voyages. En particulier, au moment de la retraite des Allemands, en dirigeant une opération qu'il raconte dans **La dictature des ronds de cuir**, il réussit à soustraire à l'ennemi sept avions de chasse. En attendant d'être remis à l'Armée de l'Air, ces avions constitueront, commandés par Marcel Doret, le premier groupe de chasse des Forces Françaises de l'Intérieur.

A Toulouse, cinq jours avant la libération de la ville, Marcel Ségaut, en même temps que deux camarades et Jean Cassou, est arrêté par des soldats allemands. Les soldats assomment et achèvent deux des Français ; à son tour Jean Cassou tombe à terre avec une fracture du crâne. A ce moment, Marcel Ségaut, à coups de pied et à coups de poing, fait tomber deux soldats allemands et, poursuivi par des coups de fusil, s'enfuit. Cette fuite inattendue sauve Jean Cassou qui, au lieu d'être achevé, sera hospitalisé. Quant à Marcel Ségaut, il est soigné à l'Hôpital à l'insu des Allemands : il a un bras cassé, une jambe traversée, son vêtement troué de douze balles.

Cependant, Marcel Ségaut est réclamé par ses anciens administrés des Hautes-Pyrénées. Il est nommé, le 22 août 1944, Préfet du département. Malgré son mal, il s'extraît de son lit d'hôpital, d'où il ne s'était pas encore levé, pour être conduit en avion à Ossun. A Tarbes, le même jour, enveloppé de pansements et sur des béquilles, il assiste matin et soir aux cérémonies prévues pour la Libération. Sitôt installé il s'emploie à concilier les vues divergentes qui pourraient créer des conflits entre d'une part le pouvoir central, d'autre part les administrations locales ou les mouvements régionaux de Résistance.

Mais il a demandé à être mobilisé dans l'aviation de chasse. Le 1er janvier 1945, il l'obtient. Mais il est mis, comme aviateur, à la disposition du Commissaire de la République à Lyon, Yves Farges. Celui-ci, en effet, avait demandé un bon préfet pour remettre de l'ordre dans ses services régionaux de rapatriement, où régnait le plus grand désordre. C'était, pour certains déportés, une question de vie ou de mort qu'au moment de l'armistice le rapatriement pût s'effectuer rapidement. Bien que déçu d'être empêché d'aller au front, Marcel Ségaut, jusqu'à la rentrée en France de tous les prisonniers, collabore étroitement et efficacement avec Yves Farges. Il est ensuite chargé de rapatrier les familles des coloniaux. C'est le 1er février 1946 qu'il quitte les armées.

En avril 1947, il est chargé de mission à l'Inspection Générale des Services Administratifs où il travaille pendant un an. Le 26 mai 1948, nommé Préfet du Lot-et-Garonne, il retrouve son métier. Il reste trois ans dans le département ; ensuite, d'octobre 1951 à juin 1957, il est, pendant près de six ans, Préfet des Vosges. Le 26 juin, mis à la disposition du Préfet de Police, il est à la Préfecture de Police de Paris, Directeur de l'Hygiène et de la Santé Publique. D'avril 1963 à septembre 1964, il est Préfet de l'Allier, puis, en 1964, Préfet en mission. C'est à ce moment qu'avec sa femme et son fils, il vient résider à Montpellier. A titre militaire, en octobre 1945, il avait été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur ; toujours à titre militaire, il est nommé, en août 1963, Officier de la Légion d'Honneur puis, en 1964, Commandeur. En 1970 il est Préfet honoraire.

Marcel Ségaut avait une idée très ferme du métier de préfet : "(...) j'ai exercé, écrit-il, un métier passionnant. Par le sentiment qu'on y a d'être utile, par la diversité des relations humaines qu'il établit, par tous les hommes dont on connaît les préoccupations, par tous ceux qui sont entrés dans ma vie avec leurs soucis que j'ai partagés avec eux et que j'ai aimés, avec le sentiment ou peut-être la vanité de ce que j'ai cru leur apporter. La diversité des régions dans lesquelles le fonctionnaire itinérant est appelé à exercer ses fonctions, constitue, elle aussi, un attrait. Chacune révèle les aspects particuliers des activités des hommes et de leur caractère propre". Avec chacun, quelque fût son métier ou son parti politique, Marcel Ségaut, dans ses fonctions de Préfet, était d'une courtoisie directe. Il avait la volonté d'être efficace et, pour y parvenir, ne craignait pas de s'engager. Un parlementaire du Lot-et-Garonne écrit de lui qu'en 1948, quand il arriva comme Préfet, "tout changea à la Préfecture et beaucoup de choses changèrent dans le département". Quand il fut nommé dans les Vosges, une crise sérieuse menaçait l'industrie textile : dans les usines du département, le chômage était en train de s'étendre. Pour prendre les mesures souhaitables, il fallait l'accord de six Ministères qui, tour à tour, se renvoyaient la balle. Ayant d'abord échoué dans de multiples tentatives, c'est au prix de démarches faites auprès du Chef du Gouvernement lui-même qu'il parvint à obtenir que les six Ministères concernés concluent les accords commerciaux dont l'industrie textile avait le besoin le plus urgent. Il est évident que ce qui comptait pour Ségaut, ce n'était pas sa carrière, dont il ne prit jamais le moindre soin, mais l'idée qu'il se faisait de son devoir.

Au moment où s'achève sa carrière de préfet en activité, Marcel Ségaut est âgé de 56 ans. Il s'était plusieurs fois rendu à l'étranger, par exemple en République Fédérale. Invité aux Etats-Unis en 1957, il avait, sur son désir, voyagé selon un programme lui permettant de prendre connaissance de la nature et des fonctions des services administratifs américains. En visitant un pays étranger, il s'appliquait non seulement à découvrir les caractères propres de la façon de vivre de ses habitants, mais à connaître la structure et le fonctionnement de leurs institutions. Il pouvait ainsi mieux apercevoir ce qu'il faut penser de celles de la France.

A partir du moment où il n'a plus à se consacrer à des fonctions de préfet, Marcel Ségaut réfléchit sur ce que son expérience d'administrateur et ses voyages ont pu lui apprendre. Il en tire des conclusions et les expose, sous le pseudonyme de Paul Pasteur, dans deux ouvrages, d'abord en 1965, *La dictature des ronds de cuir*, puis, en 1968, *Chinoiseries de mandarins*.

Marcel Ségaut y dénonce un mal qui, dans les sociétés industrialisées,

est venu porter atteinte à la démocratie. Toute démocratie a ses fonctionnaires ; ils sont les agents du pouvoir exécutif. Mais quand le développement des techniques, des sciences et de l'industrie permet à la production d'une société de se diversifier considérablement, l'Etat démocratique qui la gouverne est conduit à contrôler et, dans la mesure du possible, à régler l'ensemble de ces activités économiques. Pour y parvenir, il recueille des informations plus ou moins adéquates sur la vie économique du pays et, au vu de cette information, il agit sur la production et la distribution des richesses, d'une part en répartissant les impôts, d'autre part en élaborant une planification en fonction de laquelle il règle la vie économique ; il détaxe ou subventionne, par exemple, les entreprises assurant au pays les exportations qui lui sont indispensables. En France, pour procéder à cette supervision et à cette réglementation de la vie économique et financière, la IV^e République a institué de nouveaux services administratifs. A leur tête elle a voulu nommer des fonctionnaires possédant des connaissances appropriées de droit, de mathématiques et d'économie politique. Pour cela elle a beaucoup fait appel à d'anciens élèves de grandes Ecoles comme l'Ecole Polytechnique ou comme l'Ecole Nationale d'Administration qui venait d'être créée. Ainsi s'est accru, d'une part, le poids de l'ensemble des services des administrations centrales qui contrôlent la vie économique du pays, d'autre part, le nombre des fonctionnaires d'autorité qui ne devaient leur formation qu'aux grandes Ecoles. Or Marcel Ségaut y voit un mal considérable.

Tout d'abord, dit-il, ceux qui, sortant d'une grande Ecole, entrent immédiatement dans l'administration, savent tout ou croient tout savoir ; mais, de la vie et des hommes, ils ignorent tout. Les écoles donnent des connaissances générales qui sont indispensables ou utiles, mais elles ne préparent ni à la vie, ni à la rencontre des hommes tels qu'ils sont en fait. Aussi l'administrateur qui vient de sortir d'une grande Ecole peut-il ne rien connaître de la vie et des besoins réels de ses administrés ; il risque de mal connaître les agents de ses propres services ; il est facile qu'il soit trompé par des entrepreneurs ou des sociétés auxquels il s'adresse pour des travaux au compte de l'Etat. Quand le haut fonctionnaire, par contre, a derrière lui des années de carrière pendant lesquelles il a occupé des postes subalternes, il est beaucoup mieux à même d'assurer la marche des services qu'il dirige : car il en connaît les rouages pour s'y être trouvé placé ; il a pu ainsi, durant ses années d'exercice de diverses fonctions administratives, apprendre peu à peu à connaître les hommes ; il peut donc discerner, à partir d'un dossier et de quelques entretiens, ce qu'est dans le fait une affaire qui lui est soumise.

D'autre part, quelle que soit la valeur des fonctionnaires en cause, cette extension des services de l'administration centrale produit en chaîne toute une série

de dégâts. L'entretien de ces fonctionnaires empêche de consacrer à l'équipement de la nation tous les crédits nécessaires. Bien plus : certains de ces services ralentissent considérablement soit l'activité économique qu'ils contrôlent, soit la production de l'équipement à laquelle ils ont pour mission de veiller. Dans beaucoup de bureaux, les affaires à régler s'accumulent : il faut donc, pour qu'une d'entre elles soit réglée en temps voulu, que le chef de service privilégie le demandeur en faisant passer son dossier avant les autres ; cette marge de choix des affaires à régler en priorité donne aux bureaux un pouvoir de décision qui ne va pas sans arbitraire. D'autre part certains bureaux procèdent en appliquant aux projets examinés des normes qui pouvaient valoir dans le passé, mais qui ne peuvent plus convenir à la période actuelle. D'une façon générale, alors que les administrateurs centraux ne sont en théorie que des agents d'exécution, ils détiennent en fait une marge de pouvoir de plus en plus grande. Ce sont eux qui informent, ce sont eux qui établissent les plans entre lesquels le gouvernement choisit, ce sont eux qui décident des réglementations dont dépendront les modalités et la longueur de l'exécution du plan retenu par l'Etat. Ainsi se crée une situation paradoxale dans laquelle ceux qui sont élus pour détenir le pouvoir ne disposent que d'une capacité d'action constamment réduite par le pouvoir anonyme et irresponsable des bureaux.

Tel est le mal que dénoncent les œuvres de Marcel Ségaut. La question pourtant est de savoir si un régime d'économie entièrement libéral ou au contraire une dictature d'Etat ne seraient pas des maux qui seraient encore plus graves. En fait, comme remède à l'état de choses actuel, Marcel Ségaut propose que soient considérablement accrus les pouvoirs régionaux. Sur une administration locale, pense-t-il, le contrôle des électeurs peut s'exercer, alors qu'il ne le peut pas sur une administration centrale. En France, une affectation directe aux budgets régionaux et communaux d'une partie des impôts recueillis par l'Etat permettrait aux administrés d'en contrôler l'utilisation ; en même temps, elle rendrait la production de l'équipement collectif de chacune des régions plus rapide et mieux appropriée à ses besoins. Que la solution proposée par Marcel Ségaut soit ou non la meilleure, on ne peut pas nier l'existence du mal qu'il met en relief. Par là son œuvre contribue à une prise de conscience politique qu'il ne semble pas possible de prendre à la légère. Son premier ouvrage, *La dictature des ronds de cuir*, s'est si rapidement diffusé qu'il a fallu le rééditer un an après sa parution.

Ce qu'il y a, pourtant, je crois, de plus profond dans l'œuvre de Marcel Ségaut, c'est une conception d'ordre absolument général. Cette conception, bien qu'il n'emploie pas lui-même le mot, est d'ordre philosophique. C'est l'idée que chacun des hommes, pour penser et pour agir, doit d'abord se référer à sa propre vie et à ce qui vient lui arriver durant sa vie. C'est ce que Marcel Ségaut appelle se

mettre à l'école de la vie. Il faut prendre cette expression au sens rigoureux où l'entend Marcel Ségaut : pour un homme, l'école de la vie c'est, d'une part, la découverte de ce que devient sa propre vie, au fur et à mesure qu'il rencontre d'autres hommes, au fur et à mesure aussi qu'il agit et qu'il pense ; c'est, d'autre part, la découverte des hommes qu'il peut rencontrer et dont par conséquent il peut apprendre à connaître la façon dont ils vivent ; l'école de la vie, c'est ce que les Italiens appellent, d'un mot qui n'existe pas en français, la *convivenza*, la vie avec, c'est-à-dire avec soi, avec les autres. Les institutions scolaires, ou bien les écoles de pensée, par exemple cette école passagère de pensée que sont les modes intellectuelles du moment, n'ont une vraie valeur que pour celui qui y voit un moyen de plus de se mettre à l'école de sa propre vie et de la vie des autres. Si elle ne s'enracine pas dans cette école de la vie, si elle se borne à utiliser des techniques, une activité politique ou administrative ne peut être qu'inhumaine ; ce qu'elle aboutit à produire dans la société qu'elle veut se soumettre, ce sont des phénomènes de rejet. En même temps, cette politique calculée par des spécialistes finit par se heurter dans la réalité à des murs qu'elle n'avait pas prévus : car le réel, lui, n'est pas spécialisé. Le réel du moment, en effet, c'est une immense multitude d'hommes dans l'étonnante complexité du milieu matériel, biologique et culturel où ils vivent.

Bien que les livres de Marcel Ségaut aient pour objet de critiquer l'administration actuelle de la France, de façon inattendue, ils présentent en même temps un aspect autobiographique qui est pour beaucoup dans leur valeur. Ils sont donc à l'inverse de beaucoup d'ouvrages où les idées exposées, séduisantes à première vue, ne trouvent malheureusement aucun point d'attache ni dans la vie de l'auteur, ni dans la vie de qui que ce soit. Ce caractère autobiographique est évidemment voulu : c'est parce qu'elles ont été acquises à l'école de la vie que les idées de Ségaut, selon ses propres paroles, collent à sa vie comme une tunique de Nessus. Dans ses conversations, par contre, Marcel Ségaut, en général, ne parlait pas de lui.

Le style des œuvres de Ségaut lui est tout à fait propre. Il a le tour d'une conversation naturellement vive et directe. Ce n'est pas un hasard si le second de ses livres, *Chinoiseries de mandarins*, a pris la forme d'un dialogue. Le style de Ségaut c'est une même force qui tient les rênes de plusieurs styles successifs, tantôt plaisanteries savoureuses, tantôt confidences émouvantes et brèves, tantôt récits concis d'une action rapide, tantôt anecdotes qui pourraient paraître superficielles, mais qui sont là pour dire de façon plus parlante ce qu'une dissertation énoncerait plus mal, tantôt enfin croquis acérés comme des caricatures : mais comme il s'agit de faits bien réels, comme ils sont relatés sans aucune exagération ni méchanceté, comme Ségaut excuse les erreurs qu'il raconte et en voit la cause dans les habitudes

régnantes, on reste constamment dans le vrai : la critique portée n'en est que plus dure.

Tel fut le travail de l'écrivain. Pour son premier ouvrage, en 1967, la Société des Gens de Lettres lui décerna le prix Hubert Gildas. Le 27 mars 1971, il est reçu par vous, Messieurs, dans votre Compagnie ; il y prononce l'éloge de son prédécesseur, le Colonel Ernest Cros. Il y parle, par la suite, d'Henri Coanda, un savant roumain qui fit en France, puis en Amérique, en particulier dans le domaine de l'aviation, ses principales découvertes.

En mai 1973, il quitte son appartement pour subir une intervention dont rien ne faisait prévoir qu'elle aurait une issue fatale. Mais, avec sa lucidité habituelle, au moment de son entrée à la clinique, il prévoit sa mort. En ce qui a trait au spirituel, il fait en sorte, selon ses propres paroles, de se mettre en règle. Alors que sa convalescence, à la clinique, semblait prendre un tour favorable, Marcel Ségaut, le 14 mai 1973, meurt subitement.

S'il y a un homme qui, quand on ne l'a pas connu directement ou par ses livres, semble inimaginable, c'est bien Marcel Ségaut. Ce qui étonne en lui et suscite de l'admiration, c'est un alliage de qualités qu'on n'est pas accoutumé de trouver ensemble, bonté limpide, combativité extrême, lucidité ; c'était, dit quelqu'un qui l'a connu, "une tête de fer dans un cœur d'or". Goût de vivre en bon vivant et volonté héroïque, humour habituel et sérieux profond, indépendance entière d'esprit et volonté de servir, ces qualités si différentes faisaient du caractère de Marcel Ségaut un alliage bien trempé. Je vous dois, Messieurs de l'Académie, d'être entré dans la lecture de ses œuvres et de m'incliner devant sa mémoire.

Ce m'est une raison de plus de vous remercier du très grand honneur que vous me faites.

Michel Navratil

REPONSE DE M. Claude ROMIEU, PRESIDENT, AU RECIPIENDAIRE

Monsieur,

J'ai été particulièrement sensible à votre évocation de l'œuvre et de la personnalité de Marcel Ségaut. Vous avez bien saisi, sans l'avoir connu, cette riche nature si attachée aux valeurs humaines, et qu'il jugeait nécessaires pour exercer l'autorité au service de l'état.

Le penseur, que vous êtes, a pu, avec exactitude, retracer la carrière et rappeler les mérites de l'homme d'action que fut Marcel Ségaut.

Paul Pasteur, ce nom que lui avait donné Jean Moulin pour le porter au début de la clandestinité, il l'a gardé comme nom de plume : c'est un symbole précieux de la continuité de son rôle dans les divers actes du drame, malgré les changements complets du décor.

Vous avez retrouvé dans sa vie cette fermeté de caractère, cette constance qui ont soutenu et guidé votre propre existence.

Les écrits élogieux parus dans la presse lorsque, comme Préfet, il quittait un département, vous l'ont montré tel que vous auriez pu le connaître.

Vous avez noté que sa mère était franc-comtoise ; "alors dans Besançon, vieille ville espagnole" disait Victor Hugo, on pourrait trouver en lui ces dons complémentaires que Cervantès prête à ses deux héros : Don Quichotte, il l'était par l'élan, l'acceptation du risque, en combattant comme en dénonçant les erreurs ; Sancho, il l'était aussi par cet enthousiasme souriant, ce goût du bien vivre d'un viticulteur de Pommard.

Les anciens, dans cette Grèce qui nous a donné tant de modèles, lui auraient reconnu les vertus d'un parfait épicurien.

Il ajoutait au sens aigu des responsabilités cette suprême qualité, le sens de l'humour et jusqu'à l'ironie, qui lui a certainement permis de supporter avec le sourire des situations difficiles.

J'avais pour lui une très grande admiration et, encouragé par sa bienveillance, une profonde amitié. Un de ses charmes en effet, était justement de réduire les distances des générations ou du prestige.

Clairvoyant et généreux, il avait compris les dangers des discordes. D'abord, au cours des combats et, peut-être plus encore après la libération du territoire ; le Président Pierre Sabatier l'avait bien noté lorsqu'il l'accueillit à l'Académie il y a quatre ans.

Son courage civique, aidé de ses dons littéraires, l'a incité à donner l'alarme dans deux ouvrages dont vous avez rappelé l'intérêt et la portée : ils étaient

le fruit d'expériences tristement vécues dans le labyrinthe des administrations.

Souvent, au sortir de l'Académie, il m'a fait part de ses inquiétudes sur la marche du système et sur ses contradictions ; comme deux collégiens au sortir de la classe, nous discussions dans des va-et-vient sympathiques sur le boulevard du Jeu-de-Paume.

Me rappelant mon lointain séjour aux Etats-Unis, et évoquant sa mission quinze ans plus tôt, il me disait son admiration pour les réalisations d'envergure faites par les collectivités régionales dans le Middle-West américain, ceci grâce aux prêts à faible intérêt et à la simplification des formalités.

Le problème des relations avec les bureaux n'est pas d'hier ; dans son célèbre : "être ou ne pas être", d'Hamlet, Shakespeare, range parmi les agressions qu'il faut savoir dominer, ce qu'il appelle : "l'insolence des offices", déjà sous la première Elisabeth !

Une des personnalités qu'il a le plus admirées, fut Henri Coanda, le Roumain génial, passionné comme lui d'aéronautique et dont il nous avait entretenu à l'Académie.

C'est aussi sous le signe des ailes que j'ai connu Marcel Ségaut pour la première fois au temps de son entraînement à Fréjorgues, à l'automne de 1939 : "La Plaine" n'était pas loin où ma famille accueillait volontiers ces brillants officiers-pilotes.

Lorsqu'il interrompit sa carrière préfectorale, il devint montpelliérain, grâce aux attaches méridionales de sa charmante et brillante épouse Germaine ; il était du groupe d'amis que nous rencontrions souvent ; les soirées passées en sa compagnie étaient toujours animées de sa personnalité rayonnante.

Avec Germaine et son fils Claude, j'ai suivi dans une grande inquiétude la maladie qui lui imposa une opération chirurgicale. Ses jours critiques restent une leçon de courage et de simplicité : tant il est vrai que ceux qui savent bien vivre, savent aussi faire face dignement à la fatalité.

"Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement". Marcel Ségaut est de ceux qui ont mis l'auteur des *Maximes* en sachant, dans bien des situations, regarder l'un ou l'autre sans fléchir.

Lors de ma dernière visite, il m'avait lu la réponse qu'il venait d'écrire à un article de Frenay sur les querelles responsables de la fin tragique du héros national de la résistance ; ces lignes ont paru dans le *Midi-Libre* du 10 mai 1973, quatre jours avant sa fin.

Ainsi, jusque dans les dernières heures de sa vie, aura-t-il livré le combat pour la vérité et pour la dignité de ce qui appartient à l'histoire !

Pour répondre à un philosophe et le présenter à ses collègues, il

paraîtrait plus sage de choisir un membre de notre Compagnie, dans la même discipline, plus près de comprendre son œuvre et de suivre sa carrière, mais notre secrétaire perpétuel, M. Gaston Vidal, m'a rappelé qu'en me faisant l'honneur de me choisir comme Président, l'Académie m'avait conféré, pour un an, le don de pénétrer aussi bien ce qui est du domaine des Sciences et des Lettres que du ressort de la Médecine. Cette position apparemment insolite, illustre cependant une tendance très commune aux hommes, et qui les pousse à parler surtout de ce qu'ils ne savent pas. Nous le voyons dans nos disciplines respectives. Ainsi, Duhamel, volontiers humoriste, racontait comment deux commères dans un autobus parisien, dans les années "30", parlaient d'un enfant atteint de furoncles : "Pourquoi n'a-t-on pas fait du sulfathiazol" disait l'une, l'autre objectait : "Moi, j'aurais fait des auto-vaccins !"

Il peut cependant être précieux de confier à l'ignorant le soin de juger d'une œuvre d'art ou de la pensée. Il apporte à cet examen un regard neuf, sans parti pris, plus instinctif. Mais quand il s'agit de cette science de la pensée, par essence au-dessus de toutes les autres ? Molière nous met en garde lorsque le Maître d'armes et le Maître à danser de M. Jourdain, s'entendent dire par son Maître de philosophie : "Hé, pouvez-vous comparer votre science à celle de la philosophie !"

La psychologie, avec l'évolution de la psychiatrie et de la psychanalyse se rapproche de nous. La découverte de zones de projection cérébrales pour des activités supérieures, comme pour les perceptions ou les fonctions motrices, a déjà donné un logis à ces sans-abris d'hier. De même que pour le percement du tunnel sous la Manche, partis de deux mondes bien distincts, nous cheminons l'un vers l'autre.

Votre œuvre, comme votre vie, sont marquées de vos origines familiales et des événements privilégiés de votre existence.

Vous êtes né dans cette période heureuse de la fin de la belle époque. Si en 1908 vos parents se rencontraient à Nice, c'était après avoir parcouru l'un et l'autre, un long chemin. Votre père venu de Slovaquie, au nord du Danube, était d'une famille de Szered, aux environs de Bratislava, pays agricole. La sensibilité de cette race a créé depuis longtemps un lien affectif profond entre la France et les terres slaves, par delà les pays germaniques. Votre père réussit rapidement dans son métier et devint un tailleur pour dames très réputé. Il fit la connaissance d'une jeune fille, par son père d'une famille piémontaise, pour un temps émigrée au Brésil, et par sa mère d'ascendance ligure.

Dès votre enfance, m'avez-vous dit, vous admiriez la grande beauté de votre mère ; ainsi, n'avez-vous pas attendu pour recevoir ce message du beau, qui pour tant de nous est un présent de l'Italie.

Les mouvements de population qu'avaient connus vos parents, vous allez vous-même les éprouver d'une façon particulièrement dramatique.

Nous sommes en 1912, vous avez quatre ans ; accompagné de votre jeune frère vous êtes auprès de votre père sur un navire voguant vers l'Amérique. Ce géant des mers, prodige de technique, orgueil de sa Majesté avec ses nombreux compartiments étanches est insubmersible. Cette ville flottante à la Jules Verne, ouvre une ère nouvelle dans la sécurité maritime ; cependant, dès sa première traversée, avec plus de deux mille passagers, il va, être le plus vaste tombeau de l'histoire de la mer. Le "Titanic", dans la nuit du 14 au 15 avril, sombre en quelques minutes : un iceberg sorti soudain de la brume glacée des parages de Terre-Neuve "lui fait dans le flanc une large blessure". D'abord, en pleine fête nocturne annonçant l'arrivée prochaine, on ne croit pas à l'alerte : puis, la soudaine panique, fait place rapidement à un élan généreux exprimé dans un hymne commun, suivi du sacrifice volontaire de beaucoup d'hommes pour sauver dans les chaloupes insuffisantes, les femmes et les enfants : ce fut le sort héroïque de votre père.

De ce drame, vous avez tiré "deux grandes et terribles leçons" ; d'abord : ce qu'est le dévouement et l'amour paternel, jusqu'au sacrifice suprême ; ensuite, témoin d'une pareille catastrophe si surprenante : qu'il n'y a pas de vérité absolue, même dans le domaine des sciences et de la technique.

Recueilli par une dame américaine pour quelques mois, vous rentrez avec votre mère sur la Côte d'Azur. Votre enfance a connu les joies d'un foyer à Nice et, auprès de vos grands-parents, à Toulon, où vous avez fait vos études et franchi d'une façon particulièrement brillante les étapes scolaires.

Tourné déjà vers les Lettres vous partez à Paris en 1926 pour préparer l'Ecole Normale Supérieure ; vous êtes reçu brillamment à vingt ans. L'effort exceptionnel de cette préparation vous avait fragilisé, et une atteinte pulmonaire vous oblige alors d'interrompre pendant deux années votre séjour à l'école pour une cure en Suisse. La rencontre d'un être particulièrement doué, partageant vos épreuves, Gabriel de Retz, contribua à orienter vos curiosités intellectuelles.

Travaillant librement, sans programme ni examen, vous avez pu vous livrer au rythme spontané de la pensée. Marcher à son pas est pour l'esprit comme pour le corps la meilleure condition de vie : elle nous est, hélas ! trop souvent refusée dans la vie moderne ; cependant les grandes productions de l'art et de l'esprit en sont un témoignage.

Guéri, vous revenez affronter l'agrégation de philosophie et c'est le succès en 1936.

La chance vous avait déjà souri quand vous aviez rencontré une jeune fille d'élite, comme vous étudiante en philosophie, Mlle Charlotte Lebaudy avec qui vous alliez fonder un foyer. Trente sept ans d'une vie commune a pu être la joie, et la raison d'être de votre existence. Vous y avez ajouté ce qui fait la plénitude d'une vie humaine ; trois enfants particulièrement brillants, qui vous ont déjà donné six

petits-enfants. Leurs dons très divers ont fait de l'aînée, Michèle, une psychanaliste, ce qui la rapproche de vos recherches psychologiques, de la dernière, Elisabeth, une artiste vouée à la musique. Enfin, de votre fils Henri, un brillant médecin que je connaissais avant de vous avoir rencontré. Il reflète par sa brillante personnalité la classe de ses parents. L'agrégation d'urologie auprès de mon ami, Daniel Grasset, a déjà couronné sa rapide ascension universitaire.

Il a su trouver en Françoise Brunel, une épouse charmante ; nous avons apprécié sa valeur lorsqu'elle est passée dans mon service. Elle est devenue l'élève de notre collègue Cadéras de Kerleau.

Bien des ciels de France vous ont vu formant des philosophes : Fontainebleau, Tonnerre, Epernay, puis, après l'agrégation, Alès, et enfin Gap. Là, pendant près de treize ans, dans cette Haute Provence illuminée des neiges alpestres, chargé d'un enseignement qui vous laissait le temps de la recherche, vous avez pu préparer des travaux, poursuivis ensuite au C.N.R.S. et sources de vos deux thèses de doctorat en philosophie : l'"Introduction critique à une découverte de la pensée" et : "Les tendances constitutives de la pensée vivante".

Monté à Paris, vous enseignez au Collège Stanislas et au Lycée Saint-Louis où vous retrouvez l'ambiance universitaire et en 1952 vous soutenez devant un jury de Maîtres éminents vos thèses couronnées par la "Mention très honorable à l'unanimité du Jury".

Montpellier a le privilège de vous accueillir et pendant dix sept ans, jusqu'en 1969, vous avez enseigné la psychologie générale et les manifestations de la pensée dans la première année de la vie de l'enfant, ainsi que les fondements philosophiques de la morale.

Le mot "retraite" est des plus trompeurs : ses effets sont pleins de contrastes. Pour l'ouvrier c'est le repos attendu après une vie d'effort : au contraire, après une laborieuse et longue ascension au sommet de la "pyramide", c'est la fin soudaine, décevante.

Pour vous, plus sage, qui avez pris une retraite anticipée, c'est dans des conditions de liberté d'esprit et de détente, la possibilité de rédiger un ouvrage, fruit longuement mûri de vos conceptions philosophiques.

Votre œuvre s'est cependant déjà bien affirmée et j'aimerais avoir des lumières suffisantes pour en dire tous les mérites.

Deux vertus frappent de prime abord.

La première est l'accessibilité du vocabulaire ; la seconde est l'indépendance de votre pensée.

Vous avez, en effet, refusé d'utiliser et plus encore de créer un langage hermétique si fréquent aujourd'hui, avec ses préfixes, traits-d'union, guillemets,

italiques, qui prétendent conférer aux mots une valeur singulière. La philosophie, certes, comme les mathématiques, impose la rigueur des mots, elle y ajoute même des nuances favorables à l'expression d'une pensée subtile, mais, évitant ces nouveaux hiéroglyphes, vous restez dans le dictionnaire.

Si, d'autre part, vous acceptez de nombreuses influences dans la marche de vos conceptions, vous avez su, particulièrement, vous soustraire à la mode qui sévit aujourd'hui dans les écoles philosophiques et les oriente dans des voies "engagées".

Parmi les influences que vous avez acceptées sont d'abord celle due à votre compagne savante et cultivée, et celle de Gabriel de Retz, dans votre formation esthétique et la découverte de Dostoïevski.

Nourri, bien sûr, des classiques, vous étiez imprégné de Pascal, de Descartes et de Spinoza, puis plus tard de Freud ; vous découvriez Bergson en classe de philosophie et bien plus tard, devenu un Maître à l'Université, la pensée de Nietzsche.

Les rapports du bien et du mal, et leurs influences réciproques sont souvent difficiles à définir.

Zarathoustra dit : "L'homme a besoin de ce qu'il a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il a de meilleur". Certes les forces de l'instinct sont un moteur puissant, mais leur satisfaction ne doit pas être une fin. Cette finalité condamne d'ailleurs certaines vertus, comme le rappelait élégamment Valéry, à propos du courage et de la discipline du soldat allemand, dans la guerre : "Tant de maux n'auraient pas été possibles sans tant de vertus !"

En 1954, l'"Introduction critique à une découverte de la pensée" et "Les tendances constitutives de la pensée vivante", paraissaient en trois volumes. Analysant les tendances sensori-motrices et la perception du monde extérieur, vous reconnaissez deux formes à la conscience vive. Dans votre étude, j'ai été particulièrement frappé par l'accent que vous mettez sur la notion du mouvement et la position dans le temps.

Votre conception de la prise de conscience du monde extérieur m'a rappelé l'image ancienne de l'homme devant le miroir qui prend conscience de lui-même, par sa projection extérieure et celle des objets extérieurs par leur reconstitution en lui.

L'idée maîtresse de votre œuvre comporte donc une analyse de la perception et de l'imagination ; au niveau de chacune de ces deux fonctions, dont l'une est commune à l'homme et à l'animal, l'autre propre à l'homme, le temps n'est pas vécu de la même manière.

L'étude critique de la saisie de la forme esthétique m'a retenu, je m'y sens plus à l'aise. La recherche des ressemblances ou des contrastes devant une œuvre d'art est d'autant plus riche que notre connaissance antérieure est plus

grande. Mais aussi, les excès de ces rapprochements dont abusent souvent les critiques, les mènent au pédantisme, et, par leur rattachement à un système peuvent fausser leurs conclusions. Les gens de goût et le public du "parterre" jugent souvent beaucoup mieux de la beauté de l'œuvre artistique ou littéraire que les censeurs professionnels. Marcel Proust, vous le rappelez, a pu écrire : "Il y a plus d'analogie entre l'avis instinctif du public et le talent d'un grand écrivain que celui basé sur les critères changeants de juges attitrés" ; Stravinski l'applique aussi à la critique musicale.

Les écoles évoluent, les artistes aussi : un exemple frappant est donné par la peinture impressionniste. Un système naît de l'étude du prisme ; sous le pinceau des géants de cette école, le ton s'anime, le trait vibre puis, chacun, suivant son génie propre, construit une œuvre souvent renouvelée et de plus en plus originale. L'audace des thèmes s'ajoutant à la nouveauté les traditionalistes se refusent, et cependant il leur suffirait de regarder de plus près un Fragonard ou un Gainsborough, sans attendre Delacroix ou Bazille pour voir de ces touches audacieuses de couleurs, qui décomposent les tons. Plus loin encore dans le passé, les pointillistes pourraient se retrouver dans les mosaïstes de Ravenne.

En outre, la photographie apparaissant, la peinture veut de plus en plus exprimer au lieu de représenter, annonçant les surréalistes et les abstraits.

Au cours de vos années d'enseignement aux grands élèves ou aux étudiants, vous avez formé bien des générations qui ont bénéficié de la profondeur et de la richesse de votre analyse psychologique. Vous leur avez prodigué des encouragements, une aide dans les études, souvent prise sur le temps que vous consacriez avec passion à vos travaux : c'est bien là la synthèse, dans les sciences humaines, de l'enseignement et de la recherche.

Dans une étude minutieuse et originale des premiers pas de la vie psychique du très jeune enfant, vous reconnaissez justement l'influence prépondérante des relations affectives sur les communications purement abstraites avec la pensée d'autrui ; c'est un mécanisme que nous retrouvons avec les animaux familiers.

En 1967 vous faisiez à Porto, au Portugal, une conférence : "Situation de la culture dans le monde actuel" ; vous lui reconnaissez le caractère d'un dialogue sans quoi : "L'homme ne pourrait pas prendre conscience de ce qu'est vraiment l'histoire ni distinguer ce qui est périssable de ce qui est fécond".

On partage volontiers vos conclusions sur la culture qui reste une confrontation perpétuelle, sans parti-pris, avec "l'ensemble des faits et des expressions de l'humanité... et leur conception de vie".

Il n'y a pas lieu de s'étonner alors que dans votre étude : "Présence au monde historique et vie chrétienne", parue il y a deux ans, dans un ensemble

d'étude sur le monde historique et l'eschatologie, vous affirmiez l'acceptation par le philosophe des préoccupations eschatologiques.

Je voudrais dire enfin combien, à lire les "Poèmes" de Gabriel de Retz, j'ai compris qu'il ait pu être pour vous un compagnon de pensée très cher. Son œuvre annonce douloureusement cette vie, qui fut si brève. Le recueil paru en 1946 et auquel vous avez consacré une précieuse "introduction" révèle bien ce "coup d'essai qui atteint à la perfection". Cette intelligence cultivée, abreuvée à tant de sources poétiques est pourtant déjà créatrice. On trouve dans certains de ses poèmes des résonances baudelairiennes ; dans ses hommages, à Ronsard, Verlaine, Rimbaud ou Valéry, des rythmes qui sonnent comme un écho. Il ne s'en cache pas lorsqu'il dit : "Les voies d'autrui se croisent dans mon cœur". Je citerai volontiers son quatrain intitulé : "Nuances", qui rappelle l'humour de Jean-Paul Toulet :

"Un clair de lune au fil de l'onde,
Nuit blonde ;
Au clair de l'onde un fil de lune,
Nuit brune".

C'est bien "l'adolescent illuminé par l'esprit" que Mauriac évoque dans sa préface.

D'autres poèmes sont plus impénétrables, mais la poésie n'est-elle pas, suivant Jean Cocteau "un langage à part, un monde à part".

Monsieur, j'ai appris à vous connaître dans vos conversations et dans vos écrits. J'aurai rempli ma mission si j'ai fait partager par mes collègues mon admiration pour le philosophe qui a su garder la "sophia" des Grecs dans son œuvre profonde et nuancée, ma sympathie pour le collègue et l'homme de bien comblé par sa carrière, sa famille et ses amitiés.

Le fauteuil que vous occupez porte le numéro XV dans la section des Lettres : il appartient à l'histoire de notre Académie depuis 1847, date de sa rénovation, et a connu une suite brillante de professeurs de lettres, ou d'hommes cultivés.

Paulin Blanc, homme de lettres et bibliothécaire l'occupa le premier, Jean-Eugène Fallex lui succéda en 1851 ; il enseignait les lettres dans notre Faculté ; quatre ans plus tard un de ses collègues Cambouliu, lui succédait, puis ce furent en 1870 Cellarier et en 1899 Eugène Rigal. En 1908 Louis Thomas, professeur d'histoire lui succédait et en 1916 Gérard Kuhnoltz-Lordat, Directeur des Mines de Graissessac entra dans notre Compagnie où l'avait précédé brillamment le nom qu'il portait. Henri Gautier du Bayle homme de lettres et professeur ne siégera qu'un an, en 1926, puis vint une suite d'hommes d'action éminents, comme le Général Maurice Martin, et en 1933 le Colonel Cros, que nous avons connu et dont votre prédécesseur Marcel Ségaut a prononcé un éloge qui est encore dans nos mémoires.

Nous avons déjà le plaisir de vous retrouver dans nos séances, je souhaite que nous ayons celui de vous y entendre et d'applaudir au succès de vos travaux.

Claude Romieu